



HAL
open science

L'étendue de l'inconscient individuel, facteur de conflit collectif : Pour un matérialisme psychologique

Christopher Pollmann

► **To cite this version:**

Christopher Pollmann. L'étendue de l'inconscient individuel, facteur de conflit collectif : Pour un matérialisme psychologique. Colère, courage et création politique, Marie-Claire Caloz-Tschopp, 2010, Lausanne, Suisse. <hal-01238426>

HAL Id: hal-01238426

<https://hal.science/hal-01238426v1>

Submitted on 8 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'étendue de l'inconscient individuel, facteur de conflit collectif

Pour un matérialisme psychologique *

– Plan –

I- L'envie de pouvoir inconsciente, facteur de confrontations p. 263

- A. L'envie de pouvoir, naturelle mais condamnée p. 263
 - 1. L'inévitable égocentrisme des êtres humains, rivaux entre eux p. 263
 - 2. L'idéalisation et la diabolisation du comportement individuel p. 265
- B. Le rôle des besoins matériels et symboliques dans la naissance des conflits p. 266
 - 1. L'incidence limitée des besoins matériels p. 266
 - 2. La prépondérance des besoins symboliques p. 267
- C. La prime à la mauvaise foi dans les groupes sociaux anonymes p. 268

II- La difficulté de l'individu de se voir de façon réaliste p. 269

- A. La neutralisation du ressenti p. 269
 - 1. La nécessaire socialisation, facteur de refoulement p. 270
 - 2. L'externalisation des facettes désagréables du soi et le rôle de la morale p. 270
- B. Le possible dénouement de la tension interne p. 271
 - 1. La nécessité d'un "travail sur soi" pour accéder à l'inconscient p. 271
 - 2. Le passage à l'acte comme ersatz de thérapie p. 272

III- L'individualisation – exacerbation des dynamiques néfastes, mais possibilités accrues de prise de conscience p. 273

- A. L'alourdissement des obligations individuelles de performance p. 273
 - 1. De l'impuissance narcissique de jadis à l'illusion moderne de toute-puissance p. 274
 - 2. La frénésie pathologique des élites occidentales p. 275
- B. L'augmentation des frustrations individuelles p. 276
 - 1. Le clivage croissant entre faculté et besoin affectifs p. 276
 - 2. La culpabilisation de l'individu moderne p. 277
 - 3. L'illusion du libre arbitre, favorisant les hostilités p. 277
- C. La division croissante du travail, facteur de rationalisation émotionnelle p. 278
 - 1. La domination des moyens sur les buts p. 278
 - 2. La fabrication de l'indifférence à l'égard d'autrui p. 278
- D. La portée incertaine des prises de conscience individuelles p. 279

Bibliographie personnelle (articles voisins de l'auteur) p. 279

* Dans Marie-Claire Caloz-Tschopp (dir.), *Colère, courage et création politique* (7 vol.), vol. 3 : *La colère, une passion politique ?*, L'Harmattan : Paris 2011, p. 261 à 280.

L'étendue de l'inconscient individuel, facteur de conflit collectif Pour un matérialisme psychologique

Christopher Pollmann

*Professeur des universités, Université Paul Verlaine – Metz, France ;
Visiting Fellow, Harvard Law School (2001-02)*

Résumé

Cette étude cherche à élaborer un matérialisme psychologique pour montrer que la persistance des conflits dans et avec le monde occidental s'explique, entre autre, par la faible ampleur de la conscience chez la plupart des individus. Sont généralement méconnus le désir de vie et d'impact des individus dans ses formes symboliques et surtout le besoin de reconnaissance ainsi que l'importance des rivalités. On néglige donc la dimension affective dans les relations intra- et interpersonnelles ; on n'a appris qu'à refouler ses émotions et ses sentiments ou à les projeter à l'extérieur. Tant la morale que l'idée de liberté contribuent encore à élargir la zone de l'inconscient, d'où l'incapacité de l'individu de se voir de façon réaliste. Sur cette base, lors des conflits collectifs, la bonne foi des personnes prises isolément s'évanouit, sous l'emprise d'une prime à la mauvaise foi. Si l'individualisation des sociétés accuse ces tendances néfastes, elle ouvre aussi des possibilités de prise de conscience.

Mots-clés : Conscience, pouvoir, individualisation

« Si les êtres humains qui ont pris un immense retard dans la connaissance du monde intérieur ne s'appliquent pas à cette tâche comme ils s'appliquent à connaître le monde extérieur, il est vivement à craindre que l'espèce disparaîtra. » Paul DIEHL

Dans l'intitulé du colloque dont la présente contribution est issue, deux termes retiennent notre attention : le *pouvoir* et la *colère*. On cherchera à démontrer ici qu'ils constituent un problème et en même temps une source de conflits parmi les êtres humains parce qu'ils échappent largement à leur conscience. Il n'est évidemment pas facile – et peut paraître prétentieux de la part d'un non-spécialiste – d'évoquer aussi globalement le fonctionnement tant psychique de l'individu que sociopolitique du collectif. Nous souhaitons cependant contribuer à stimuler la réflexion et le débat transdisciplinaires qui impliquent nécessairement des apports non spécialisés. On partira donc de l'hypothèse, quitte à la voir complétée ou rectifiée, que c'est la faible étendue du champ de conscience individuelle qui

explique, à côté des facteurs socioéconomiques et politiques, la persistance des affrontements plus ou moins violents.¹ Peut-être pourra-t-on ainsi contribuer à relever le défi de « construire une conscience individuelle et collective de l'agir politique »².

Une telle prise de conscience grâce à un *matérialisme³ psychologique* est sans doute indispensable pour rompre le cercle vicieux de la violence. Le seul bouleversement des rapports de force, notamment à travers des révolutions et d'autres changements de régime n'y suffit pas. Il ne diminue guère la présence ni le potentiel de domination, de violences et de guerres. Le plus souvent, les individus et les groupes engagés pour un « monde meilleur » ne font d'ailleurs pas preuve de moins d'agressivité que leurs adversaires et agissent comme eux lorsqu'ils se retrouvent à des positions de pouvoir. Il importe donc de « surmonter la double illusion de vouloir changer le monde sans se changer soi-même, ou de vouloir se changer soi-même sans vouloir changer le monde [...] »⁴

La notion de pouvoir et ses manifestations amorceront la démonstration : les dissensions et les hostilités humaines semblent en partie dues au désir d'impact et de valeur *inconscient* des individus (I). Ce faible niveau de conscience est créé et entretenu par un ensemble de mécanismes de neutralisation, notamment des pulsions agressives, parmi lesquelles, bien sûr, la colère. En résulte la difficulté de l'individu de se voir de façon réaliste (II). Enfin, l'individualisation des sociétés s'avérera ambivalente : d'un côté, elle exacerbe les dynamiques destructrices, mais de l'autre, elle ouvre aussi de nouvelles possibilités pour une prise de conscience (III).

Comme l'indiquent les lignes qui précèdent, la présente étude ne s'inscrit ni dans un champ disciplinaire particulier, ni dans une école ou tradition de pensée spécifique (sauf peut-être dans l'approche matérialiste). Elle est avant tout déterminée et orientée par un constat de *problèmes* et l'énoncé d'*hypothèses* susceptibles de les expliquer, peut-être de les résoudre. Par rapport aux disciplines et courants établis, elle a donc un caractère *éclectique*. Par conséquent, la référence à tel ou tel auteur n'implique pas qu'elle se situe dans sa filiation : ainsi, les citations de NIETZSCHE (qui surprend par sa compétence et sa lucidité psychologiques déjà vues par FREUD⁵) n'en font pas une analyse « nietzschéenne » ; l'invocation de la

1 Cette contribution s'inspire de Claude et Danielle ALLAIS (dir.), *Retrouver la force de l'amour en libérant le couple et la sexualité des pièges de l'inconscient*, Éd. du Relié : Gordes/France 2008 ; v. la note de lecture de leur précédent ouvrage in *La Pensée* n° 326, avril 2001, p. 161 à 165, www.espaces-marx.eu.org/LaPensee/LaPensee326/LP326LIVR.pdf. Une première version de ce texte a été présenté au colloque *Guerre et paix : le rôle de la science et de l'art*, le 21 nov. 2007 à Paris. La traduction des citations de Nietzsche et, sauf indication contraire, les autres traductions sont de notre fait et l'italique vient des auteurs cités.

2 Marie-Claire CALOZ-TSCHOPP, *Résister en politique, résister en philosophie. Avec Arendt, Castoriadis et Ivekovic*, La Dispute : Paris 2008, p. 34.

3 Sur la base de Maurice GODELIER, *L'idéal et le matériel. Pensées, économie, sociétés*, Fayard: Paris 1984.

4 Armen TARPINIAN, « Refonder l'humanisme », in *idem*, *Idées-forces pour le XXI^e siècle, Revue de psychologie de la motivation* n° 42-43, Chronique sociale : Lyon 2009, p. 9 à 13 (12).

5 Cf. C. POLLMANN, « L'intellect – source de connaissance ou d'ignorance de soi ? », sur le roman d'Irvin D. Yalom, *Et Nietzsche a pleuré*, Galaade : Paris 2007, *Raison présente* n° 168, oct. 2008, p. 140 à 142 (sans références) ; www.webnietzsche.fr/roman.htm (avec réf.).

biologie humaine ne signifie pas que nous souscrivions aux théories des sociobiologistes⁶.

I- L'affirmation inconsciente de soi, facteur de confrontations

L'existence des êtres humains passe entre autres par une lutte pour les ressources, entendues dans un sens large : ressources matérielles, surtout moyens de subsistance, mais aussi ressources symboliques, notamment la reconnaissance sociale. Ces ressources peuvent constituer un pouvoir. Or, il importe tout d'abord de dégager la notion de pouvoir de sa connotation péjorative (A). On pourra alors explorer le rôle respectif des besoins matériels et symboliques dans la naissance des conflits (B). C'est probablement le faible niveau de conscience qui transforme la bonne foi individuelle en mauvaise foi d'un groupe et pourrait ainsi expliquer, parmi d'autres facteurs, la genèse des conflits collectifs (C).

A. L'envie individuelle d'impact et de valeur, naturelle mais condamnée

Quand on aborde le pouvoir et la quête du pouvoir, on ne peut guère se contenter d'en démontrer les bases biologiques (1). Dans le langage aussi bien commun que scientifique habituel, ces termes subissent en effet une puissante dépréciation qui rend indispensables quelques précisions sur les approches moralisantes des réalités humaines dans les langues et cultures occidentales (2).

1. L'inévitable égocentrisme des êtres humains, rivaux entre eux

Les êtres humains n'échappent pas à une règle biologique universelle selon laquelle tout organisme vit essentiellement pour lui-même, pas pour un autre⁷, et donc dans la concurrence avec d'autres organismes. (Plus précisément, il vit pour favoriser la reproduction de ses gènes ce qui peut l'amener, dans de rares cas de figure, à se sacrifier.⁸) Ce constat découle de ce que « nous sommes toujours, pour moitié au moins, des bêtes, et [que] cette moitié qui nous définit est un fait de nature plus intraitable que tout autre artifice de la culture »⁹. L'objectif de cette référence à la biologie n'est pas de naturaliser l'existence humaine, mais d'écarter les jugements de valeur inconscients que nous sommes habitués à jeter sur cet "égocentrisme" humain, comme on le verra ci-après sous 2.

6 Contre la sociobiologie v. Marshall SAHLINS, *La nature humaine, une illusion occidentale*, Éd. de l'éclat : Paris 2009. Je remercie les participants à la présentation orale de cette étude de m'avoir signalé cet ouvrage.

7 Cf. Friedrich NIETZSCHE, "Humain, trop humain : un livre pour esprits libres" (1878), in *Œuvres philosophiques complètes*, texte établi par G. Colli et M. Montinari, t. III, vol. 1, trad. Robert Rovini, Gallimard : éd. rev. Paris 1988, livre 1, n° 133.

8 Cf. Edgar DAHL, *Im Anfang war der Egoismus. Den Ursprüngen menschlichen Verhaltens auf der Spur*, Econ : Düsseldorf et al. 1991, p. 21 ss., passim.

9 M. SAHLINS, op. cit., p. 9.

Les êtres humains disposant de la conscience, l'égoïsme débouche chez eux sur une multitude d'attitudes, de comportements et d'autres manifestations de ce que l'on peut résumer sous le concept d'envie de pouvoir : ainsi la séduction sexuelle ou intellectuelle, le don, l'estime de soi, le désir de la première place dans un groupe ou de victoire sur autrui, voire d'omnipotence, le plaisir narcissique d'un conférencier, mais aussi le besoin d'être aimé. L'amour par exemple se présente souvent comme l'opposé du pouvoir alors qu'en réalité, il en est une variante.¹⁰ Cet exemple indique la complexité du pouvoir, c'est-à-dire de la promotion individuelle et, parfois, collective : Comme chaque geste des humains en porte l'empreinte, les approches et les actions apparemment les plus contradictoires relèvent du pouvoir.

Cet aspect insaisissable devient encore plus flagrant quand on observe que le pouvoir concerne des phénomènes aussi bien tangibles que mentaux. Ainsi, le vol d'un objet relève d'un désir de possession corporelle, tandis que le don du même objet peut constituer une tentative de séduire, d'alléger sa conscience ou de rehausser son estime de soi par rapport au monde¹¹. En effet, les comportements habituellement qualifiés d'altruistes n'échappent pas à la quête du pouvoir. Ils sont la manifestation d'un « égoïsme [...] au sens large [...] qui trouve [...] satisfaction [...] dans le bien-être d'autrui ». ¹² Chez quelques rares individus, de tels besoins "altruistes" peuvent même être plus forts que l'instinct de survie et les pousser à mettre leur existence en danger pour une grande cause. Le suicide lui-même est d'ailleurs une prise de pouvoir – certes désespérée – de l'être humain qui ne voit plus d'autres moyens d'affirmation de soi.

Vivant en société, les êtres humains, toujours à la recherche de place et de raisons d'être, sont inévitablement en rivalité les uns avec les autres. En effet, il y a généralement plusieurs individus en quête d'impact simultanée, à commencer par frères et sœurs sollicitant leurs parents. Si l'Autre est donc, fréquemment, un obstacle à la réalisation des désirs de pouvoir, sa présence est souvent nécessaire aussi, en tant que cible, auditoire, victime ou être aimé dont l'exercice d'un pouvoir a besoin.

Nos propos ne cherchent évidemment pas à justifier des comportements peu serviables ou inciviques, voire rapaces. Bien au contraire, comme l'indique la dernière citation, l'égoïsme peut viser le long terme. De même, ils ne sous-entendent nullement que l'être humain soit intrinsèquement mauvais ou que « l'homme est un loup pour l'homme » (selon la célèbre métaphore, d'ailleurs biologiquement mal fondée¹³, de Thomas HOBBS), bien au contraire¹⁴. Notre

10 Cf. F. NIETZSCHE, loc. cit. avec avec une citation de LICHTENBERG ; idem, "Ecce homo" (1889), in Œuvres philosophiques complètes, op. cit., t. VIII, vol. 1, trad. Jean-Claude Hémery, Gallimard : Paris 1974, section "Pourquoi j'écris de si bons livres", n° 5.

11 Cf. Marcel BOISOT, La Morale, cette imposture, Le pré aux clercs : Paris 1999, p. 32 ; Florence PASSY, "L'engagement solidaire", Sciences humaines n° 103, mars 2000, p. 32 à 36 (35 s. avec réf.).

12 Georg SIMMEL, Philosophie de l'argent (2^{ème} éd. 1920), Presses univ. de France/Quadrige : 2^{ème} éd. Paris 2007, p. 411. De même E. DAHL, op. cit., p. 54 et Bruno VIARD, Les trois neveux ou l'égoïsme et l'altruisme réconciliés, Presses univ. de France : Paris 2002, suivant Paul DIEHL.

13 Cf. M. SAHLINS, op. cit., p. 98.

souci consiste simplement à éviter des jugements de valeur non reconnus comme tels car déguisés dans un langage tantôt péjoratif, tantôt valorisant.

2. L'idéalisation ou la diabolisation du comportement individuel

Les sociétés occidentales semblent éprouver de grandes difficultés à utiliser une terminologie neutre, dépourvue de connotation positive ou négative, pour désigner les différentes manifestations individuelles et collectives du pouvoir. Certains termes, comme le *don* ou l'*amour*, sont mélioratifs, d'autres, tels que l'*avarice* ou la *jalousie*, péjoratifs. De façon plus générale, toute recherche ouverte de l'intérêt personnel rencontre une large désapprobation¹⁵ ; une conception bienveillante de l'homme autocentré est rare et osée, et cela se constate déjà sur le seul plan terminologique : le terme même d'*égoïsme* est ainsi fort négatif. Le caractère mal fondé de ces connotations péjoratives ressort d'ailleurs des sciences sociales contemporaines qui attribuent à l'individu des motivations principalement "égoïstes" ; celles-ci sont même considérées comme rationnelles, voire nécessaires pour la bonne marche de l'économie.¹⁶ Selon la terminologie que nous proposons ici, de telles qualifications d'égoïste n'ont cependant plus de sens parce que toutes les motivations le sont, à un titre ou un autre ; « des actions non égoïstes sont impossibles »¹⁷.

Le regard jugeant sur les comportements en rapport avec le pouvoir relève surtout de la morale et de l'éthique. Il s'exprime notamment dans deux maximes bien connues. D'un côté, l'éthique de réciprocité ou « la règle d'or » selon lesquelles nous devons traiter les autres comme nous voudrions être traités à leur place. De l'autre, l'« impératif catégorique » selon Immanuel KANT : « Agis selon la maxime qui peut en même temps se transformer en loi universelle. »¹⁸ Ces deux injonctions qui alignent les perspectives individuelle et sociale sont en opposition avec l'égoïsme à court terme et l'esprit de calcul de l'*homo economicus*. Ces derniers commandent aux individus, au contraire, de dissocier les deux perspectives. Plus précisément, comme la défense ouverte de ses intérêts personnels est dévalorisée, l'individu cherchera à draper ses actions nécessairement égocentrées dans des habits altruistes, afin de tromper son entourage. Comme le mensonge le plus efficace provient de qui se ment à soi-même, l'effet principal des deux maximes et plus largement de la morale réside dans ce que l'individu devienne inconscient du

14 Cf. Frans DE WAAL, *L'Âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*, Les liens qui libèrent : Paris 2010.

15 Cf. F. NIETZSCHE, "Fragments posthumes : début 1888 – début janvier 1889", *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, vol. XIV, trad. J. -Cl. Hémerly, Gallimard : Paris 1977, printemps 1888, n° 14 [97].

16 Pour l'ensemble, cf. Marcel A. NIGGLI, *Menschliche Ordnung. Zu den metaphysischen Grundlagen der modernen Gesellschafts-, Norm- und Straftheorie*, Helbing & Lichtenhahn : Genève et al. 2000, p. 188 à 190.

17 F. NIETZSCHE, "Fragments posthumes : Printemps – automne 1884", *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, vol. X, trad. Jean Launay, Gallimard : Paris 1982, été-automne 1884, n° 26 [224].

18 I. KANT, *Métaphysique des mœurs I. Fondation, Introduction*, trad. Alain Renaut, Flammarion : Paris 1994, p. 118.

déguisement qu'il opère.¹⁹ Paradoxalement, la morale entraîne donc une conséquence opposée à l'objectif affiché : en élargissant la zone de l'inconscient individuel, elle facilite les prises de pouvoir, potentiellement abusives et destructrices. En d'autres termes, la condamnation morale de l'"égoïsme" en encourage les formes les plus nocives.

L'absence de neutralité de la terminologie et le caractère hétérogène de ses connotations font obstacle à l'exploration scientifique des réalités humaines. Ils empêchent surtout leur appréciation neutre, sans jugement de valeur, et donc la distinction entre deux types de regard sur le monde : l'analyse descriptive et le jugement prescriptif (ou normatif). C'est la raison pour laquelle l'ensemble des différentes formes de désir de vie, de sentiment d'existence et d'affirmation de soi sont désignées ici par les termes de pouvoir et d'envie de pouvoir. Dans ce sens très large, l'envie de pouvoir est pour nous identique à la « volonté de puissance » expliquée par NIETZSCHE²⁰. L'importance du concept de pouvoir réside précisément dans l'étendue de son emploi, permettant de battre en brèche les apparences positives ou négatives habituelles. Il est vrai que cet usage élargi demande aux lecteurs un certain effort pour se détacher de la connotation péjorative du terme. Cet effort va cependant dans le sens d'une plus grande neutralité quant au fond, par rapport à l'exercice d'un pouvoir, qu'il aille dans un sens matériel ou symbolique.

B. Le rôle respectif des besoins matériels et symboliques dans la naissance des conflits

Dans la société occidentale où les besoins de subsistance sont plus ou moins satisfaits dans de larges pans de la population, les luttes pour les ressources matérielles ne visent véritablement celles-ci que chez les populations défavorisées ; ces besoins joueraient donc un rôle globalement limité (1). En revanche, dans les secteurs plus ou moins aisés de la société, les besoins à satisfaire sont avant tout symboliques (2).

1. L'incidence limitée des besoins matériels

Contrairement à une idée répandue, les besoins matériels ne sont par eux-mêmes pas forcément susceptibles de provoquer des conflits, et cela pour trois raisons. Primo, ces besoins sont limités en volume et peuvent être comblés, à la différence des besoins symboliques et notamment de reconnaissance qui sont souvent illimités. Il est vrai que les envies matérielles peuvent exprimer des besoins symboliques, et l'attribution de ressources matérielles peut véhiculer de la

19 Cf. E. DAHL, *op. cit.*, p. 62 à 68 ; F. NIETZSCHE, « la morale est pieux mensonge », "Humain, trop humain", *op. cit.*, n° 40.

20 Par exemple : « La vie elle-même est volonté de puissance », "Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir" (1886), *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, vol. VII, trad. Jean Gratien et al., Gallimard : Paris 1971, n° 13.

reconnaissance sociale. Mais en dernière instance, ce sont alors ces besoins symboliques plutôt que matériels qui demandent satisfaction. Dans la société occidentale contemporaine, les besoins matériels peuvent (ou pourraient) être d'autant plus facilement satisfaits que les ressources disponibles à cet effet sont toujours plus abondantes.

Secundo, les individus, largement conscients de leurs besoins matériels, accepteraient sans doute facilement la répartition de ces ressources de manière à satisfaire tout le monde. Si une telle répartition ne se fait pas ou uniquement sous la menace de conflits variés, c'est que des besoins symboliques contraires sont en jeu, à la fois largement inconscients et difficiles à assouvir. Pour preuve, on peut invoquer la charité qui consiste, pour quelqu'un d'aisé, à aider des êtres humains dans le besoin. Cela signifie qu'une répartition des richesses en faveur de ces derniers est *d'ores et déjà* possible dans la mesure où les personnes aisées en tirent un bénéfice symbolique en termes d'estime de soi ou de reconnaissance publique.

Tertio, et comme nous l'avons déjà indiqué, les besoins matériels dans les sociétés occidentales sont largement satisfaits chez la grande majorité de la population. Parmi d'autres, deux indices de cette affirmation sont la large diffusion toute récente des téléphones portables et des appareils de photo numériques. Leur usage ne répond pas, chez la plupart des utilisateurs, à des impératifs "matériels", voire vitaux, mais probablement surtout au besoin de se rassurer : c'est-à-dire, dans ses rapports avec autrui, retrouver de la confiance relationnelle, ébranlée par l'individualisation des sociétés (ainsi notamment grâce aux portables) ; puis se tranquilliser quant à la valeur de son vécu en le matérialisant et en se l'appropriant (par la photo et de nombreux objets de consommation²¹). On peut qualifier ces besoins de symboliques.

Certes, une minorité d'individus dans les pays industrialisés vivent encore ou de nouveau dans le dénuement, et leur nombre ne cesse d'augmenter depuis une bonne trentaine d'années. La cause n'en réside toutefois pas dans une insuffisance des ressources matérielles (qui sont en fait surabondantes), mais dans les besoins symboliques des couches aisées, parce qu'ils sont le plus souvent inconscients.

2. La prépondérance des besoins symboliques

Si des conflits collectifs subsistent à l'intérieur ou avec des pays occidentaux alors que les besoins matériels y sont largement satisfaits, c'est qu'ils sont alimentés par d'autres besoins, symboliques, qui ne sont pas (encore) assouvis. Il s'agit de l'envie de pouvoir sous différentes formes immatérielles et plus particulièrement de la quête de reconnaissance sociale, à la fois illimitées et inassouvissables tant qu'elles sont inconscientes. Or, les individus sont beaucoup moins conscients de leurs besoins symboliques, largement méconnus et dépréciés, notamment grâce à la morale, que de leurs besoins matériels. C'est pour cela que la voie la plus facile et la plus légitime pour satisfaire ces besoins consiste à s'approprier le maximum de

21 Cf. déjà Thorstein VEBLEN, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard : Paris 1979, *passim*.

ressources matérielles. Cet accaparement comporte une double satisfaction : les ressources incorporées par les bénéficiaires leur procurent par elles-mêmes un plaisir physique ou mental ; en priver autrui témoigne de leur puissance et étanche temporairement leur envie de pouvoir.

Ces éléments indiquent déjà un fonctionnement quelque peu pathologique de certains collectifs.

C. La prime à la mauvaise foi dans les groupes sociaux anonymes

La présente étude part de la prémisse que dans leurs relations sociales, la plupart des individus, pris isolément, agissent de bonne foi, y compris ceux qui sont puissants, riches ou autrement privilégiés. Parler de la bonne foi d'une personne signifie qu'elle se comporte avec une intention droite, avec la conviction d'obéir à sa conscience et d'être fidèle à ses obligations²². Nous ne sommes pas en mesure de prouver cette prémisse et n'avons pas connaissance de recherches empiriques en la matière. En attendant sa vérification, nous la tenons pour plausible dans la mesure où l'éducation des enfants, le plus souvent, cherche à leur inculquer le respect d'autrui et donc la réprobation de nuire à autrui en toute conscience. Alors, compte tenu de la bonne foi de la plupart des individus, comment expliquer la naissance des conflits collectifs ?

Dans les relations intra- et interpersonnelles, pour un individu, l'aveu de sa fragilité, la reconnaissance des besoins d'autrui et l'authenticité, sans être automatiques ni faciles, sont possibles. A l'inverse, dans les groupes sociaux et les communautés anonymes tels qu'entreprises, syndicats, municipalités et nations, on observe une prime à la mauvaise foi qui annule la bonne foi des individus pris séparément. Engagés dans des conflits d'intérêts les uns avec les autres, les collectifs opèrent une surenchère "collectiviste", par exemple nationaliste chez les nations, qui discrédite les positions modérées ou conciliatrices comme traîtresses à la communauté. Renforçant la cohésion du groupe, cette diffamation peut être pratiquée et suivie parce qu'elle implique la reconnaissance de la part du groupe pour tous ceux qui s'y adonnent. À la limite, on assiste à une véritable spirale vicieuse : plus un groupe se fait exister dans la confrontation et la surenchère, plus il sera capable d'assouvir temporairement la quête de reconnaissance de ses membres. A titre d'exemple sanglant, on peut évoquer les conflits communautaires qui déchirent l'ex-Yougoslavie depuis quelques vingt ans.

Pour fonctionner, cette dynamique de la surenchère a cependant besoin de rester voilée. La base de la dissimulation est l'inconscient individuel. Celui-ci n'est que partiellement naturel ; pour l'essentiel, il résulte de diverses stratégies de neutralisation, notamment de l'envie de pouvoir, des émotions et sentiments qui lui sont associés et des rivalités, ayant pour effet que l'individu peut difficilement se voir tel qu'il est.

22 Le Grand Robert de la langue française.

II. La difficulté de l'individu de se voir de façon réaliste

Dans la modernité occidentale, il est courant d'opposer les avancées, l'exactitude et la fiabilité des sciences naturelles au caractère incertain, probabiliste et idéologique des sciences humaines et sociales. Cette perception fait comme si l'état de ces dernières, généralement considéré comme insatisfaisant, était un fait objectif, indépendant de l'observateur. Or, cette situation ne fait que refléter une vie sociale encore largement dominée par des fantaisies et des croyances sans réel fondement.²³

Autrefois – et encore aujourd'hui dans certaines sociétés traditionnelles – le rapport de l'homme à la nature n'était pas régi par la rationalité (terme ambivalent et problématique que nous utilisons ici pour faire simple). Régnait au contraire la magie et des phantasmes ayant pour fonction de rendre l'incompréhension et l'insécurité plus supportables pour les êtres humains, au prix parfois d'être encore davantage livrés aux caprices de la nature. De nos jours, l'interaction avec la nature relève largement de la rationalité. En revanche, les relations des hommes entre eux sont encore essentiellement incomprises et dès lors perçues et gérées par des imaginations, illusions et usages quasi magiques et chargés d'affects. Encore une fois, ceux-ci servent à compenser l'incompréhension et l'absence de maîtrise des hommes dans leurs rapports entre eux.

Si l'objectivité des sciences naturelles ne va pas de pair avec une « connaissance du monde intérieur » (P. DIEL) ni, partant, avec la compréhension des relations sociales, « c'est peut-être parce que nous n'arrivons pas à nous défaire des fantasmes si chers et si estimés dont nous avons coutume de déguiser notre existence » et « qu'il nous est extrêmement difficile de nous voir comme nous sommes »²⁴. Cette absence de réalisme à l'égard de soi-même semble essentiellement due à la négligence de la dimension affective et des rivalités dans les relations interpersonnelles. A son tour, cette négligence s'explique par divers mécanismes ayant pour objet ou pour effet de neutraliser l'impact des émotions et des sentiments dans la vie individuelle et collective (A). Ce blocage du ressenti peut cependant se dénouer (B).

A. La neutralisation du ressenti

Au cours du processus de civilisation, les émotions et les sentiments ont été progressivement placés sous une discipline de plus en plus serrée. Plus précisément, la contrainte sociale, autrefois externe (mais bien entendu intériorisée), s'est convertie en contrainte individuelle, interne à chacun.²⁵ Ce "dressage" commence avec la socialisation des enfants (1) et se poursuit, tout au

23 Sur ce qui suit, cf. Norbert ELIAS, *La société des individus* (1939 à 1987), avant-propos Roger Chartier, Fayard : Paris 1991, p. 123 à 126, 134, 174.

24 N. ELIAS, op. cit., p. 120.

25 Cf. N. ELIAS, *Über den Prozeß der Zivilisation* (1936), Francke : Bern 1969, *passim* (vol. 1: *La civilisation des mœurs*, France loisirs 1997, vol. 2: *La dynamique de l'occident*, Calmann-Lévy 1991).

long de la vie, par différents procédés externalisant les facettes désagréables du soi et notamment certains éléments du ressenti (2).

1. La nécessaire socialisation, facteur de refoulement

Pour pouvoir vivre en société, l'enfant doit être socialisé, ce qui implique que ses pulsions doivent être domptées. Cette socialisation, variable suivant la société et les exigences qu'elle pose à ses membres, leur permet d'acquérir un certain autocontrôle mental. La "domestication" des enfants vise surtout à canaliser la dimension agressive de leur envie de pouvoir. Or, celle-ci et ses multiples manifestations souvent contradictoires et notamment l'agressivité ne sont ainsi que refoulées dans l'inconscient, car elles ne peuvent ni disparaître, ni être assumées par l'enfant encore trop jeune pour une telle prise en charge. Par là, l'inconscient s'avère le dépositaire des désirs conflictuels ainsi neutralisés.

Le refoulement entraîne deux conséquences majeures. D'un côté, les pulsions dissimulées peuvent, parce qu'inconscientes, entrer en opposition. Ainsi, l'agressivité latente (par exemple l'envie d'avoir raison) pourra aller à l'encontre du désir d'être aimé et donc saboter le sentiment amoureux. De l'autre, si l'éducation des enfants permet leur intégration à la société, elle génère une coupure profonde entre les pulsions refoulées dans l'inconscient et la conscience (où nous cultivons l'ensemble des modèles que nous cherchons à atteindre et des normes auxquelles nous souhaitons nous conformer). L'être humain se développe d'abord, semble-t-il, avec une personnalité morcelée.

Le refoulement initial se poursuit grâce à différents procédés permettant de projeter à l'extérieur le ressenti interne.

2. L'extériorisation des facettes désagréables du soi et le rôle de la morale

Au cours de son existence, l'être humain éprouve inévitablement des sentiments d'échec qui peuvent correspondre ou non à des difficultés réelles dans son rapport à soi, au monde et dans ses rivalités aux autres. A leur tour, ces sentiments d'échec peuvent susciter des émotions de rage, de jalousie, de peur, de tristesse, ... Conditionné au refoulement de son ressenti et pour le maintenir, il peut alors avoir tendance à extérioriser ces sentiments et ces émotions. L'extériorisation consiste à les projeter à l'extérieur, de préférence sur une cible culturellement autorisée, pour compenser ou rationaliser les sentiments d'échec et les émotions occasionnées. Il est en effet tentant de localiser les aspects déplaisants de soi-même chez autrui plutôt qu'à l'intérieur de soi. Leur projection en sauvegarde ainsi une image valorisante.²⁶

Ce processus rappelle le bouc émissaire, tel que "le juif" ou "l'arabe", servant d'exutoire au ressenti retenu. Cependant, le bouc émissaire n'est pas le seul mécanisme de projection. Dans la vie quotidienne, les dérivatifs les plus courants sont constitués

26 Pour l'ensemble, cf. Gordon FELLMAN, *Rambo and the Dalai Lama. The Compulsion to Win and its Threat to Human Survival*, préface du Dalai Lama, State Univ. of New York Press: Albany 1998, p. 17, 46, 117.

par la morale, qu'elle soit religieuse, humaniste, révolutionnaire, ... Par exemple, certaines idéologies politiques permettent de s'élever, voire de se révolter contre la société, contre tels ou tels clan, classe ou personne. Aussi objectivement justifiées qu'elles puissent être, ces protestations ont également pour effet, sinon pour fonction de dissimuler une problématique interne, c'est-à-dire une part du ressenti du sujet, en focalisant son attention sur un problème extérieur. C'est pourquoi on peut supposer que plus l'activité d'un individu – qu'elle soit professionnelle, militante, sportive ou autre – est intense, exclusive et sans recul, plus elle sert de compensation à un sentiment d'échec non perçu. En effet, « la réalité émotionnelle non reconnue est plus forte et pèse plus sur le comportement que les perceptions, l'idéologie, les intentions conscientes et l'action politique résolue »²⁷.

En méconnaissant sa motivation émotionnelle qui reste inconsciente, le sujet et son système mental s'appuient sur un idéalisme psychologique (l'idéalisme entendu comme conviction selon laquelle les représentations déterminent le monde matériel). Tout comme l'idéalisme politique embellit une réalité sociale souvent désagréable²⁸, la morale en tant qu'idéalisme psychologique facilite, nous l'avons vu ci-dessus (I A 2), l'exercice d'un pouvoir, en le rendant légitime, voire inconscient. Cela est d'ailleurs bien connu de certains penseurs : « Le mal ne prospère jamais aussi bien que lorsqu'il est précédé d'un idéal » (Karl KRAUS) et « les idéaux sont notre bonne conscience » (Louisa M. ALCOTT). La morale dominante de nos jours, associée à un cadre concurrentiel, libère l'action notamment économique des entraves communautaires, voire relationnelles, afin de pousser les hommes à l'accumulation de richesses, de pouvoirs, de performances.²⁹ Elle crée et régularise des dominations en atténuant les scrupules de ceux qui en bénéficient et en rabaisant les raisons de s'y opposer de ceux qui les subissent.

La neutralisation du ressenti peut être déjouée par des démarches quelque peu contraires.

B. Le possible dénouement de la tension interne

En effet, l'individu peut procéder à un travail de prise de conscience (1) ou se lancer dans des actes de défoulement (2).

1. La nécessité d'un "travail sur soi" pour accéder à l'inconscient

Devenu adulte et donc socialisé, l'individu peut prendre du recul par rapport à ses mécanismes de fonctionnement.³⁰ Il peut ainsi inverser le refoulement en

²⁷ *Ibid.*, p. 81.

²⁸ Cf. par exemple Bernard HOURS, *L'idéologie humanitaire ou le spectacle de l'altérité perdue*, L'Harmattan : Paris 1998.

²⁹ Cf. Evgeny B. PAŠUKANIS, *La théorie générale du droit et le marxisme* (1924), E.D.I. : Paris 1970, p. 142 à 147.

³⁰ V. Cl. & D. ALLAIS, op. cit., et leur site Internet, <http://psy-couple.fr>, ainsi que les nombreux ouvrages d'Alice MILLER.

faisant remonter à sa conscience les émotions et les sentiments réprimés et en procédant à leur évacuation véritable, par le biais de l'“abréaction”.³¹ Il peut aussi cesser d'extérioriser ses frustrations et problèmes internes. Cette cessation devient possible dès lors qu'il se rend compte de la fonction neutralisante de ces projections dans le cadre de son système psychique. De même, il peut arrêter de se cacher derrière des discours moralisateurs. L'élargissement de son champ de conscience lui permettra d'assumer et de hiérarchiser ses tendances de caractère, ses orientations et ses préférences. Assumant pleinement son égocentrisme dans la rivalité à autrui, il constatera que pour étancher ses besoins relationnels et affectifs redécouverts, il a besoin des autres et doit donc donner pour recevoir. Le faux altruisme de la morale est remplacé par une vraie prise en charge de ses propres intérêts à long terme, lesquels incluent et requièrent le bien-être de l'entourage. En prenant ainsi soin de soi-même, l'individu non seulement s'ouvre à l'autre, mais y suscite à son tour des changements insoupçonnés. La transformation de soi peut donc induire la transformation d'autrui.

La personnalité morcelée fondée sur le refoulement s'étant construite pendant la socialisation et durant une plus ou moins longue période d'extériorisations variées, sa réunification grâce à l'élargissement du champ de la conscience peut prendre des années, même si des bénéfices immédiats sont généralement constatés. Le processus de transformation de soi est surtout fort inquiétant. La plupart des individus préfèrent en effet demeurer dans un fonctionnement certes plus ou moins névrotique et frustrant mais connu, plutôt qu'affronter le terrain inconnu de leurs émotions et sentiments. C'est pourquoi, certains d'entre eux peuvent être tentés, notamment lors de conflits sociaux et politiques, par des mouvements promettant et permettant le défolement.

2. Le passage à l'acte comme ersatz de thérapie

La logique de projection protectrice du ressenti refoulé et de l'inconscient peut être prolongée et aggravée par un passage à l'acte. Il s'agit d'un comportement de défolement physique sans prise de conscience. Il ne met donc pas en cause, mais au contraire préserve le refoulement en évacuant le trop-plein d'émotions et de sentiments réprimés et emmagasinés. Les pratiques collectives les plus courantes en ce sens relèvent de la guerre (civile), des persécutions, divers actes de torture, etc. Le prototype du régime politique fondé sur le défolement collectif est le fascisme et plus particulièrement le nazisme. Pour la grande majorité de la population allemande, ce dernier a été la permission et l'organisation d'un passage à l'acte à grande échelle. Hitler lui-même et ses partisans ont poussé à l'extrême la logique d'extériorisation du ressenti refoulé. Il ne faut en effet pas oublier que personne ne naît assassin ; avant de formuler ses délires exterminateurs, Hitler

31 V. A. MILLER, *L'enfant sous terre. L'ignorance de l'adulte et son prix*, Aubier : Paris 1986. Pour l'origine du concept d'abréaction, cf. Josef BREUER & Sigmund FREUD, “Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene” (1892), in : S. Freud, *Gesammelte Werke*, Fischer : Frankfurt/M. 1999, vol. 1, p. 81 à 98 (87 ss.).

avait été un enfant meurtri.³² Ainsi, « [s]i la guerre est une forme de thérapie, un effort de cure d'anxiétés intérieures apparemment insupportables, elle se présente au soi [...] comme étant moins terrifiante que la confrontation avec sa réalité émotionnelle réprimée »³³.

Comme le rôle de l'individu va croissant, la problématique de l'inconscient prend une tournure ambivalente.

III. L'individualisation – exacerbation des dynamiques néfastes, mais possibilités accrues de prise de conscience

L'essor et l'extension du capitalisme sont étroitement liés à l'individualisation des sociétés.³⁴ Ces évolutions vont de pair avec une division croissante du travail (C) et signifient et exigent des performances individuelles plus élevées (A). Comme celles-ci ne peuvent être obtenues que grâce à une neutralisation plus poussée du ressenti, l'augmentation des frustrations semble inévitable (B). Toutefois, la libération de l'être humain du carcan social lui permet de prendre plus facilement conscience de son fonctionnement et d'abandonner ainsi des dynamiques agressives et destructrices (D).

A. L'alourdissement des obligations individuelles de performance

L'individualisation³⁵ signifie que chaque être humain devient de plus en plus responsable de sa *propre* vie qu'il est censé s'approprier comme la *sienna*. Sa liberté implique la nécessité de produire et de gérer son existence. D'une part, il doit assurer, seul, sa survie, son épanouissement et la mise en œuvre des projets donnant sens à sa destinée. Du fait de l'affaiblissement des communautés traditionnelles, on peut de moins en moins se fier à autrui pour assurer sa subsistance, pour réussir ses études, pour exercer un métier, pour fonder un foyer ou une famille. Les individus ne peuvent plus vivre que par de nombreux mais brefs échanges contractuels qui se substituent aux solidarités intra- et intergénérationnelles, "quasi-organiques", marquées par l'évidence, la durée et la confiance.

D'autre part, l'individu doit soigner ses représentations publiques en veillant à ce qu'elles soient conformes au cadre juridique et aux attentes d'autrui. Le contrôle social

32 Cf. G. FELLMAN, *op. cit.*, p. 60 s. ; A. MILLER, "Die Kindheit Adolf Hitlers : Vom Verborgenen zum manifesten Grauen", 2^{ème} partie in : *Am Anfang war Erziehung*, Suhrkamp : Frankfurt/Main 1998, www.alice-miller.com/bucher_de.php?page=2a (*C'est pour ton bien : racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Aubier : Paris 1984). V. en français www.alice-miller.com/livres_fr.php?page=2a.

33 G. FELLMAN, *op. cit.*, p. 63.

34 V. en grand détail C. POLLMANN, "Accumulation, accélération et individualisme juridique. Droit, société et politique dans l'emballage du monde", *Mélanges Michel Miaille : Le droit figure du politique*, Univ. de Montpellier I, 2008, vol. I, p. 369 à 442.

35 Sur ce qui suit, v. C. Pollmann, "Un manifeste pour l'individualisme mondialisé", article sur : Thomas M. Franck, *The Empowered Self. Law and Society in the Age of Individualism*, Oxford Univ. Press 2001, *Droit et société. Revue internationale de théorie du droit et de sociologie juridique* n° 59, 2005, p. 232 à 238, <http://www.reds.msh-paris.fr/publications/revue/biblio/ds059-c.htm#10>.

de personne à personne jouant de moins en moins, les exigences, les catégories et les moyens d'identification deviennent de plus en plus décisifs.

Alors qu'autrefois, l'existence des hommes semblait tracée et organisée d'avance, aujourd'hui, chaque étape de la vie individuelle signifie options multiples et espoirs d'épanouissement, mais nécessite aussi attention, effort, choix et souffrance. Face aux obligations de performance toujours plus poussées, l'impératif d'autocontrôle physique et mental s'accroît en conséquence. Sommé de gérer sa vie comme une entreprise mais n'arrivant pas toujours à satisfaire aux injonctions de réussite, l'individu peut tomber en faillite, succomber à une maladie mentale et notamment à la dépression qui constitue « une pathologie de la liberté » et de la responsabilité.³⁶

Ces considérations dépeignent la liberté individuelle comme un régime de contraintes invisibles dont l'efficacité repose sur une conscience faiblement développée. Comme l'explique SPINOZA, nous nous sentons libres parce que nous ignorons nos déterminations.³⁷ Plus précisément, nous préférons « penser que l'on prend des décisions librement, qu'on choisit son camp », pour ignorer qu'« [e]n réalité le choix de son camp est déterminé par les sentiments » et que « le désir sous-tend tout acte. »³⁸ Parce qu'elle ne fait pas apparaître les ressorts inconscients de l'action, la croyance d'être libre contraint en fait davantage que ne le ferait une prescription explicite³⁹. Comme l'individualisation augmente la liberté de l'individu, faut-il en conclure qu'elle restreint par contre le champ de sa conscience ? La liberté signifierait ainsi l'illusion de toute-puissance qui se substitue à l'impuissance d'autrefois (1). Chez les élites occidentales, cette orientation donne lieu à une véritable frénésie pathologique (2).

1. De l'impuissance narcissique de jadis à l'illusion moderne de toute-puissance

L'individualisation s'accompagne de l'affaiblissement des repères religieux. Celui-ci génère un sentiment d'insécurité, notamment par rapport aux aspects inquiétants de la vie et de la mort. L'extension de la compétition économique, sportive, sociale, etc. contribue également à insécuriser les êtres humains, car engagé dans la concurrence, personne ne peut être sûr de sa place ni de sa valeur.⁴⁰

36 Alain EHRENBERG, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Odile Jacob : Paris 1998, p. 35, 11.

37 Cf. SPINOZA, *Éthique*, cité par Miguel BENASAYAG, *Le mythe de l'individu*, La Découverte : Paris 2004, p. 62.

38 Le neurobiologiste Jean-Didier VINCENT, cité in *Sciences et avenir* nov. 2007, p. 84 s. : «Avons-nous notre libre arbitre ?» ; contre : Luc FERRY, *ibid.*

39 Cf. Jean-Léon BEAUVOIS, *Les illusions libérales, individualisme et pouvoir social. Petit traité des grandes illusions*, Presses univ. de Grenoble 2005, p. 75 à 160 (99 ss.) ; *idem* & Robert-Vincent JOULE, *La soumission librement consentie ; comment amener les gens à faire librement ce qu'ils doivent faire ?*, Presses univ. de France : Paris 1998 ; Alexandre PASCUAL et Nicolas GUÉGUEN, «La technique du « vous êtes libre de... » : induction d'un sentiment de liberté et soumission à une requête ou le paradoxe d'une liberté manipulatrice», *Revue internationale de psychologie sociale* vol. 15, n° 1/2002, p. 51 à 80.

40 Cf. Thierry NOVARESE, «La performance : un faux marivaudage entre la pensée et le réel», *Illusio* n° 2, été 2005 : « Les barbares. Compétition et obsolescence de l'homme », p. 321 à 335 (326).

Pour se rassurer, l'individu se réfugie alors dans des efforts compensatoires d'activisme narcissique – tels que l'affairement téléphonique et photographique évoqué ci-avant sous I B 1 – qui ne font cependant qu'aggraver sa désorientation. C'est pourquoi il se sent poussé à développer une ambition quasi-divine qui s'exprime entre autres par la démesure technologique : « l'homme moderne, chassant le mythe au profit de la raison et voulant par là même échapper au déterminisme de la nature a produit un déterminisme de la technique encore plus puissant ». ⁴¹ Le passage de l'homme du Moyen-âge aux temps modernes peut donc être vu comme une « fuite névrotique de l'impuissance vers l'illusion de toute-puissance narcissiques ». Le caractère magique, obsessionnel et donc inconscient de cette illusion est bien attesté par le fait que seule une infime minorité de gens sont capables de réagir rationnellement aux prédictions scientifiques d'un processus de suicide collectif résultant de la poursuite des ambitions de maîtrise et de conquête technologiques de la nature et du monde. ⁴² Ce rêve de toute-puissance semble particulièrement virulent chez les élites occidentales, mais aussi, il est vrai, chez leurs imitateurs dans d'autres contrées.

2. La frénésie pathologique des élites occidentales

La quête occidentale de la maîtrise, si elle a effectivement adouci la dépendance à court terme du collectif à l'égard de la nature, a paradoxalement augmenté l'insécurité psychique de l'individu. C'est pourquoi l'ancienne lutte pour l'existence s'est muée, chez la plupart des dirigeants et autres “privilegiés” de la planète, en un éreintant combat pour la reconnaissance. Celui-ci est flagrant chez « nos décideurs de la jet-society qui sont désormais ceux dont les rythmes de vie sont les plus épuisants, alors que les classes dirigeantes traditionnelles étaient oisives par nature » ⁴³. Mais même les occidentaux au niveau de vie modeste le subissent.

L'explication tient peut-être en deux mouvements opposés : si le processus de civilisation a réduit l'espace de la violence quotidienne en transférant le contrôle social à l'intérieur de chacun, il a simultanément ouvert un nouvel espace d'expansion agressive, potentiellement infini, sous la forme d'accomplissements matériels en matière de production, de consommation, de circulation et d'autres changements. Autrement dit, l'intériorisation de l'agressivité humaine l'a à la fois décuplée, focalisée sur l'objectif d'augmentation quantitative et rendue insatiable. Largement privé de son défolement corporel alors que le défolement fasciste n'est pas souvent disponible, l'individu insécurisé s'est alors investi en une conquête de plus en plus totale de tout ce qui existe. Cette structure psychosociale

41 Frédéric LEMARCHAND, “Compétition, obsolescence de l'homme et biopolitique”, *ibid.*, p. 123 à 143 (140).

42 Pour cette section, cf. Horst-Eberhard RICHTER, *Der Gotteskomplex. Die Geburt und die Krise des Glaubens an die Allmacht des Menschen*, Rowohlt : Reinbek 1979, p. 23, 27, 29 (citation), 31 ; M. BENASAYAG, *op. cit.*, p. 24 s.

43 Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps. Passé, présent, futur : esquisse d'un dialogue politique*, Bayard : Paris 1996, p. 252.

étant partagée par la grande majorité des populations occidentales, le productivisme frénétique des élites n'est pas due à un penchant caractériel, mais à l'importance des ressources à leur disposition. Par conséquent, la substitution des élites actuelles par des pauvres, des révolutionnaires ou une autre catégorie sociale jusqu-là peu portée à participer à cette démarche conquérante n'en diminuerait guère l'emprise. Étant quelque peu compulsive, la conquête s'accompagne d'ailleurs de frustrations accrues.

B. L'augmentation des frustrations individuelles

L'obligation de performance et l'individualisation peuvent provoquer des frustrations variées, notamment sur le plan affectif (1), en termes de culpabilité (2) et par le biais de l'illusion du libre arbitre (3).

1. Le clivage croissant entre faculté et besoin affectifs

L'individualisation crée une "spirale vicieuse" en matière affective qui relève, pour l'individu occidental d'aujourd'hui, d'un « conflit fondamental du je sans nous » : « L'habitude de la circonspection et de la prudence dans l'établissement de ses rapports avec autrui n'a pas étouffé [...] le *besoin* de donner ou de recevoir de l'affection dans sa relation à d'autres êtres humains, mais elle a ruiné la *possibilité* d'en donner comme d'en recevoir. »⁴⁴ Afin de compenser l'affection défaillante, l'individu est poussé à fuir en avant, notamment dans des accomplissements matériels, ce qui l'éloignera encore davantage d'autrui et de lui-même. Ce mécanisme ressemble à la compensation déjà évoquée de l'insécurité spirituelle par un rêve de toute-puissance.

La problématique du « je sans nous » se manifeste, entre autres, dans l'augmentation des divorces. Celle-ci résulte également de ce que l'individualisation permet aux individus, de moins en moins tenus par des liens communautaires et des conventions sociales, de rompre beaucoup plus facilement leurs relations. Quelle que soit la cause des divorces, la multiplication numérique du passage de la "lune de miel" et de l'idéalisation du partenaire à sa diabolisation justifiant la rupture témoigne de la difficulté de l'individu de se voir et de voir l'autre de façon réaliste et montre donc la faible étendue de la conscience de soi.⁴⁵

Même si l'individu n'est généralement pas en mesure, faute de conscience, de changer de comportement, il perçoit néanmoins un manque et l'inadaptation de sa réaction. D'où différentes formes de culpabilité.

44 N. ELIAS, *La société des individus*, op. cit., p. 266 (trad. revue, nous soulignons).

45 Cf. Cl. & D. ALLAIS, op. cit., passim.

2. La culpabilisation de l'individu moderne

Supposé égocentrique, l'être humain est condamné pour l'être (ci-dessus I A 2). À cette première source de culpabilité se joignent d'autres facteurs. En diminuant ses liens avec son environnement humain et naturel, l'individualisation l'incite, voire l'oblige à ne plus tenir compte, dans son comportement, que de ses propres besoins et intérêts à court terme, le dispensant de prendre autrui en considération.⁴⁶ Or, on ne peut pas toujours s'empêcher de remarquer que cette attitude, certes plus ou moins forcée, provoque de nombreuses souffrances humaines et de multiples dégradations naturelles.

La culpabilité qui en découle peut être renforcée par l'institution de la responsabilité juridique qui organise la déresponsabilisation généralisée en dehors des cas de figure explicitement envisagés. Ne permettant pas d'aborder des phénomènes « qui n'existent que par agrégation [... et dont] personne n'est responsable individuellement », elle met « chacun en demeure de résoudre des problèmes qui n'ont d'autres solutions que collectives. »⁴⁷ L'individu pris isolément étant donc impuissant, la culpabilité est peut-être d'autant plus forte et le rend alors hostile à l'action publique et à la prise en compte des impératifs collectifs. L'idée de sa responsabilité résulte d'ailleurs de la supposition de son libre arbitre dont on a pu dire qu'elle vise à le blâmer.⁴⁸

3. L'illusion du libre arbitre, favorisant les hostilités

L'idée de la liberté individuelle, on l'a vu, peut restreindre le champ de la conscience concernant l'influence du ressenti ; d'où le terme d'*illusion* du libre arbitre. De surcroît, celle-ci agit comme facteur de renforcement des attitudes hostiles. L'homme moderne s'imaginant disposer d'un pouvoir absolu sur lui-même, il tient également les autres pour "libres", en méconnaissant les déterminations émotionnelles déjà évoquées. Cette « illusion du libre arbitre doit être pensée comme un puissant facteur d'exacerbation des passions [... hostiles]. Plus autrui semble avoir agi librement, plus grande est sa puissance à nous affecter, plus nous pâtissons et plus nous réagissons avec violence [...]. »⁴⁹ Or, la solitude existentielle et l'obligation de performance qui pèsent sur l'individu contemporain impliquent une tendance à la méfiance envers autrui ce qui peut déclencher un "enchaînement diabolique". La division du travail pourrait jouer un rôle similaire.

46 Cf. Jürgen HABERMAS, "Zur Legitimation durch Menschenrechte", in : H. Brunkhorst & P. Niesen (dir.), *Das Recht der Republik*, Suhrkamp : Frankfurt/Main 1999, p. 386 à 403 (387, 397).

47 Respectivement Monique CANTO-SPERBER, "Il existe un cœur de valeurs partagées par toutes les cultures", *Sciences humaines. Les grands dossiers* n° 2, mars 2006, p. 34 à 36 (35), et Zygmunt BAUMAN, "Vivre dans la « modernité liquide »" (entretien), *Sciences humaines* n° 165, nov. 2005, p. 34 à 36 (34).

48 Cf. Friedrich NIETZSCHE, *Crépuscule des idoles (ou comment on philosophe au marteau)* (1889), *Œuvres philosophiques complètes, op. cit.*, t. VIII, vol. 1, trad. J. -Cl. Hémery, Gallimard : Paris 1974, section "Les quatre grandes erreurs", n° 7.

49 Olivier LE COUR GRANDMAISON, *Haine(s). Philosophie et politique*, avant-propos Etienne Balibar, Presses univ. de France : Paris 2002, sur la base de SPINOZA, p. 104, citation p. 107.

C. La division croissante du travail, facteur de rationalisation émotionnelle

Le développement du capitalisme et l'individualisation de la société semblent se faire dans un rapport de causalité réciproque avec la division du travail. Par différents biais, celle-ci amoindrit le rôle du ressenti dans la vie individuelle et collective. D'une part, elle rallonge ce que Georg SIMMEL appelait les *chaînes téléologiques*. Ainsi, elle accroît la soumission des buts de la vie aux moyens et diminue les possibilités d'épanouissement (1). De l'autre, elle produit de l'indifférence à l'égard d'autrui (2).

1. La domination des moyens sur les buts

La division du travail nécessite et provoque la multiplication des échanges, généralement marchands, pour relier les innombrables produits et services éclatés. Ces derniers sont des moyens dans des chaînes téléologiques de plus en plus longues. Au cours de leur vie quotidienne, les individus sont donc toujours plus en contact avec ces moyens et toujours plus éloignés des buts de la vie, quels qu'ils soient. Or, les sentiments et notamment la satisfaction semblent dépendre de ces finalités, tandis que les moyens, indifférents en tant que tels, ne procurent que des plaisirs éphémères.⁵⁰

Ainsi, prendre soin de ses enfants peut être source de joie, de colère, d'amour et d'autres émotions et sentiments. Cependant, pour certains parents exerçant un métier bien rémunéré, il peut être financièrement tentant de confier la garde et l'éducation de leurs enfants à des mères de substitution, car celles-ci reçoivent un salaire moindre que ce que gagneront les parents pendant le temps ainsi libéré.⁵¹ Le surplus d'argent n'est toutefois qu'un moyen. Il permet certes, par exemple, d'offrir des cadeaux plus importants aux enfants dont l'exaltation ravira les parents. Mais par rapport au contact intime des uns avec les autres, cette satisfaction est plus indirecte et plus éloignée à deux titres : elle est tout d'abord médiatisée par l'objet cadeau et dès lors plus distante des enfants et également plus fragile ; ensuite, elle est aussi plus lointaine, dans le temps et dans l'espace, de l'activité parentale transférée à l'extérieur.

On peut alors estimer que la division du travail contribue à rationaliser la vie humaine en y diminuant le rôle du ressenti. G. Simmel constatait d'ailleurs la supériorité de l'intellect, en tant qu'indifférent miroir psychique de la réalité, sur l'émotion.⁵² De façon similaire, on assiste à une production d'indifférence.

2 La fabrication de l'indifférence à l'égard d'autrui⁵³

50 Cf. G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 546 à 549, 618 à 623.

51 Cf. Arlie R. HOCHSCHILD, "Le nouvel or du monde : la mondialisation de l'amour maternel", *Sciences humaines* n° 161, juin 2005, p. 18 à 26.

52 Cf. G. SIMMEL, *op. cit.*, p. 546 à 549, 555.

53 Pour ceci, cf. Michael HERZFELD, *The Social Production of Indifference. Exploring the Symbolic Roots of Western Bureaucracy*, Univ. of Chicago Press 1992.

La division du travail multiplie les échanges notamment contractuels de courte durée au détriment de liens plus durables. Par conséquent, les possibilités de faire confiance à autrui diminuent et les cocontractants sont davantage perçus comme des moyens. En même temps, la spécialisation des tâches éloigne les exécutants du destinataire final de leurs activités. Quoique différents, les deux phénomènes ont pour effet que les individus qui s’y trouvent impliqués seront moins sensibles aux sentiments de satisfaction et de souffrance chez les personnes qu’ils côtoient ou qu’ils affectent par leurs décisions ou leurs actions. En outre, ils seront d’autant moins sensibles à la souffrance d’autrui qu’ils ont eux-mêmes à souffrir, par exemple du fait de la spécialisation privant leur travail de son intérêt ou en raison d’une concurrence les menaçant de ne pas être à la hauteur.⁵⁴

Si l’individualisation est donc susceptible de favoriser des dynamiques néfastes, elle permet également aux individus de prendre conscience de leur fonctionnement interne.

D. La portée incertaine des prises de conscience individuelles

Ce n’est probablement pas un hasard si la découverte de l’inconscient et le développement de la psychanalyse et de nombreuses autres psychothérapies semblent essentiellement s’être produits dans les sociétés occidentales plus ou moins individualisées. L’être humain y est moins ancré dans la tradition et un statut, plus instable et plus disponible au changement, plus demandeur et plus dépendant de soutien psychique que dans les sociétés dites traditionnelles. Mais si les individus de la modernité sont ainsi plus facilement enclins à effectuer un travail sur eux-mêmes, à reconnaître et à assumer leur détermination émotionnelle et à éviter leur participation aux escalades ravageuses, la portée de ces changements individuels pour une société donnée et pour le monde dans son ensemble est incertaine.

Il serait sans doute prématuré de vouloir conclure. On peut simplement espérer avoir apporté quelques éclairages sur « la zone ambiguë présente en chacun de nous », permettant de « ne pas répondre à la violence d’État et de société par la violence en amplifiant le cercle de la violence, de la cruauté sans médiation »⁵⁵.

Bibliographie

1. “Des confins ancestraux aux frontières individualisées : le droit, le temps et l’argent”, contribution à un ouvrage collectif de la Maison des sciences de l’homme Lorraine sur les frontières, à paraître aux Presses univ. de Nancy ; à

54 Cf. Christophe DEJOURS, *Souffrance en France. La banalisation de l’injustice sociale*, Seuil : Paris 1998, chap. VIII, p. 155 à 184.

55 M.-Cl. CALOZ-TSCHOPP, *op. cit.*, p. 34.

paraître en allemand in Christoph Kleinschmidt & Christine Hewel (dir.), *Topographien der Grenze. Verortungen einer kulturellen, politischen und ästhetischen Kategorie*

2. “Entre (im) puissance divine et énergie marchande : De l’État-proprétaire à l’État-gérant”, article sur Hugues Rabault, L’État entre théologie et technologie. Origine, sens et fonction du concept d’État, L’Harmattan : Paris 2007, in *Droit prospectif. Revue de la recherche juridique* n° 2/2009, p. 885 à 901 et, sous forme abrégée, *Droit et société. Revue internationale de théorie du droit et de sociologie juridique* n° 69/70, 2008, p. 553 à 561
3. “Personal Identity – Fortress of the Individual in a World of Performance ? The Self, Law and Social Power”, *Asia University Law Review* (Tokyo), juillet 2003, p. 178 à 139,
<http://www.iq.harvard.edu/files/iqss/old/PPBW/pollman.pdf>